

la République. De tous les chefs royalistes que nous avons vus réunis en conseil de guerre aux Horbiers, deux seuls survivaient ; les autres avaient péri dans l'espace d'un an.

Bonchamps et Lescure étaient morts l'un à Saint-Florent, l'autre sur la route de Fougères. M. de Flavigny avait expiré à Savenay. Le prince de Talmont, fait prisonnier, avait été fusillé dans la cour de son château de Laval. D'Elbe, surpris à Noirmoutiers, où il languissait criblé de blessures, avait été également fusillé le 4 mars 1790, La Rochejacquelin, avait été tué d'un coup de feu tiré à bout portant par un grenadier républicain. Quant au baron de Marigny, il était mort misérablement, condamné et fusillé par ses compagnons d'armes. Charette et Stofflet, seuls vivants, venaient de faire leur soumission, soumission sans sincérité, qui cachait un vif désir de relever l'étendard de l'insurrection. Cependant une amnistie générale avait ouvert les portes des prisons, et ceux des insurgés qui s'étaient vus contraints, après la débâcle de Savenay, de chercher un refuge dans les landes de la Bretagne avaient regagné leurs villages, et s'efforçaient, en reconstruisant leurs chaumières, en arrachant les ronces qui stérilisaient leurs héritages, de réparer les désastres de la guerre civile.

Bien des rancunes subsistaient néanmoins, et la réaction qui s'était opérée dans la marche générale des affaires faisait ça et là quelques victimes. Les agents de Carrier surtout, chargés de tous les mépris et poursuivis de toutes les haines, étaient exposés à toutes les vengeances. En les protégeant, les autorités républicaines eussent craint de paraître assumer la responsabilité de leurs crimes, et les paysans, les voyant reniés par leur propre parti, ne se faisaient pas faute de leur infliger de terribles représailles. Peu de jours se passaient sans que quelqu'un de ces bandits expiât dans d'horribles tourments les cruautés dont il s'était fait l'instrument et le complice. A part ces excès partiels, qui étaient comme les derniers tressaillements des convulsions terribles qui avaient ébranlé tout le pays, la Bretagne et le Poitou se reprenaient de toutes parts à la vie, et l'année 1795 s'était ouverte sous les plus heureux auspices.

Par une belle matinée du mois de mai, deux cavaliers suivaient un petit trop de leur chevaux la route qui mène de Nantes au lac de Grand-Lieu. Ils portaient des vêtements bourgeois, mais un observateur quelque peu exercé eût reconnu sans peine que ce costume ne leur était pas familier. Un soldat et un prêtre ne peuvent faire un mouvement sans trahir aussitôt leur caractère. On dirait que l'uniforme et la soutane impriment aux corps qu'ils ont une fois revêtus certains plis, certaines attitudes qui persistent jusqu'à la dernière heure. Nos deux personnages ne faisaient pas exception à cette règle, et la manière seule dont ils tenaient leur cravache attestait qu'ils sauraient tout aussi bien manier le sabre en cas de besoin.

C'étaient deux militaires, en effet, deux anciennes connaissances de nos lecteurs, Bénédicte et le père Cazeaux. Bénédicte était devenu colonel d'un régiment d'infanterie, dans lequel Mathurin Cazeau était devenu sergent. Grièvement blessés tous deux dans une des nombreuses affaires qui ont illustré l'armée de Sambre-et-Meuse, ils avaient obtenu un congé de convalescence, et, après avoir passé quelques semaines à Paris, puis quelques jours à Nantes, ils se dirigeaient vers le domaine de Morsanges, où ils étaient attendus. Ils cheminaient lentement à travers la campagne du pays nantais. Les désastres de la guerre s'y révélaient à chaque pas en traits sinistres et lamentables. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait que des bourgs détruits, des bois incendiés, des terres en friche ; mais les sentiments douloureux que faisaient naître ces tristes tableaux étaient atténués par le spectacle de l'activité avec laquelle les villageois, de retour dans leurs foyers, s'efforçaient de réparer ces ruines. Eternel privilège de ce noble pays de France ! Que de fois, foulée, ravagée, réduite à toute extrémité par la guerre, par la peste, par la famine, par les débordements de ses flouves, par tous les fleaux dont s'arme la colère divine quand elle a

décrété l'extermination d'un peuple, cette terre généreuse et féconde a, dans sa vitalité indomptable, retrouvé, au premier rayon de soleil, assez de ressort pour épanouir sa glèbe, assez de sève pour se couvrir de fleurs !

Nos deux compagnons avaient parcouru à peu près la moitié de leur route ; ils arrivaient sur la lisière d'un petit bois, lorsque le père Cazeaux arrêta brusquement son cheval.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Bénédicte.

Le vieux sergent resta silencieux. Il promenait autour de lui un regard interrogateur.

— Est-ce que la vue de ce taillis réveille en vous quelque souvenir ? reprit le colonel.

— Oui, répondit le père Cazeaux.

— Je devine. Ce doit être dans les environs que vous avez jadis trouvé mon berceau ?

— C'est cela même, cher enfant. Dame ! il y a longtemps, en effet, et je cherche à m'orienter. Je suppose que nous ne sommes pas loin de l'endroit. Avançons.

Ils se remirent en marche à travers le bouquet de bois que le feu révolutionnaire avait à demi consumé, et dans lequel ne se dressait plus aucune croix.

Le père Cazeaux hocha la tête.

— Tout s'efface, dit-il, et, ma foi ! pas un indice ne me rappelle le point précis où j'ai eu la bonne chance de te recueillir.

Malgré l'extrême différence des grades, le vieux sergent tutoyait toujours le colonel. Bénédicte avait absolument exigé qu'il en fût ainsi et que son père adoptif ne se départît jamais de cette affectueuse familiarité.

— Je ne me doutais guère alors, reprit le père Cazeaux en souriant, que je me chargeais d'élever un futur colonel, qui sera prochainement un illustre général.

— Oh ! oh ! fit Bénédicte, voilà une prédiction bien aventureuse.

— Si M. Mathieu était ici, en sa qualité d'ancien sorcier, il la confirmerait, n'en doute pas.

— Grâce à Dieu ! nous allons le revoir, le cher homme ! Il m'a écrit qu'il était heureux d'être redevenu solitaire. Il est vrai qu'il habite maintenant un délicieux ermitage sur les bords du lac de Grand-Lieu.

— Il a bien fait de prendre sa retraite, dit le père Cazeaux. Son activité aux ambulances et sur les champs de bataille le tuait.

— Muguette et Coquelicot ont grand soin de lui, m'affirment-ils. Chers enfants ! j'ai hâte de les embrasser.

— Et moi donc ! exclama le digne sergent. Quel bon petit fermier et quelle gentille fermière ils doivent faire, depuis tantôt dix mois qu'ils ont quitté à tout jamais l'uniforme pour revêtir le costume poitevin ! Ah ! mon cher Bénédicte ! c'est une fière idée que tu as eue là de les renvoyer aux champs et de leur confier, avec le consentement de M. Raoul, la direction de la ferme de Morsanges, ainsi que l'administration provisoire de tous les biens de la famille de Flavigny.

— Je ne pouvais mieux faire assurément, puisque vous refusiez de prendre en main la gestion des propriétés de cette famille que nous aimons si sincèrement.

— Oh ! moi, c'est fini ! J'ai pris l'habitude des camps, et je veux rester soldat. D'ailleurs, ajouta le père Cazeaux en palissant, j'ai encore besoin de m'etourdir pour ne pas trop penser à celle qui est morte si lugubrement, et que je n'ai pas même tout à fait vengée ; car le plus criminel de ses assassins est peut-être encore vivant.

— Roch Duhoux ?

— Oui ! Roch Duhoux ! ce scélérat, qu'une détestable fatalité a toujours soustrait à mes coups.

— Y a-t-il donc d'horribles coquins qui demeurent impunis en ce monde ? réfléchit tout haut Bénédicte. C'est impossible ! je ne le croirai jamais !

Il y eut un moment de silence, pendant lequel le jeune colonel et le vieux sergent demeurèrent pensifs : l'un absorbé dans le souvenir de la mère Cazeaux, l'autre livré à une méditation